



PG002094

Composition d'histoire



Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

17,5 / 20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

Hermann Hesse tient, en 1916, dans L'art de l'oisiveté au chapitre "Les Chinois" le propos suivant : "La Chine accuse un retard sur nous [l'Occident], pour ce qui est des perfectionnements visibles d'une civilisation, en matière de machines, de canons, et des choses de ce genre, qui ne permettent nullement d'évaluer une culture." Il s'agit dès lors de mettre en lumière un pays qui semble au moins sur le plan matériel, en retard, et qui n'est par bien des aspects, pas aussi moderne que d'autres puissances étrangères. Le terme de "moderne" n'existe pas dans la langue chinoise jusqu'au début du XIX^e siècle, ce qui témoigne de l'ignorance de cette notion dans la société chinoise et de son caractère non-essentiel. La Chine est alors un empire millénaire, aux dimensions continentales, dont le peuple a conscience du caractère exceptionnel de cette continuité historique. Les Chinois se réclament dès lors d'une prospérité liée à la stabilité, elle-même liée à l'immuabilité de nombreuses pratiques traditionnelles qui sont au cœur de la société et ses fondements. La "modernité" serait alors synonyme de rupture avec un continuum historique inégalable, et viendrait bouleverser en profondeur son organisation. Ainsi, si ce processus qu'induit le verbe

N°

1/23

Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

"moderniser" ne semble pas au premier abord, pouvoir ou vouloir être initié par la Chine elle-même, il apparaît que l'irruption des puissances étrangères sur le sol chinois au milieu du XIX^{ème} siècle semble déclencher cette dynamique d'évolution des techniques, des systèmes politiques, économiques, institutionnels, culturels et matériels qui se rapportent à la modernisation d'un pays. Or le projet de "moderniser la Chine" se heurte à la supériorité revendiquée du peuple chinois, qui se redonne d'une cosmogonie particulière, dans laquelle sa terre se trouve sous la forme d'un cercle constituant le centre du monde, où ce dernier est carré et dont les bords représentent le reste du monde, barbare.

Ainsi, en 1842, la Chine est un empire relativement fermé, qui se voit contraint de signer le premier d'une série de traités inégaux face aux puissances occidentales, ^{le Traité de Nankin} pendant, ce que l'historiographie marxiste appellera de manière téléologique, "le siècle de l'humiliation". Cette période qui s'étend jusqu'en 1949, date de la proclamation de la République populaire de Chine en 1949, marque donc l'introduction de pays occidentaux sur le sol chinois, qui se donnent pour objectif d'ouvrir la Chine au commerce et plus largement du monde, et le moderniser. Cette volonté est pourtant complexe, car si la Chine est confrontée à cette nouvelle notion, la question qui peut se poser est : qui doit moderniser la Chine ? Doit-elle se faire de

en
re
s

tie
rée

L'intérieur, en bien doit-elle recevoir l'influence ainsi que l'appui des puissances étrangères? Il s'agit alors de déterminer le déroulement de ce processus auquel la Chine est confrontée avec brutalité tout au long de cette période.

Ainsi, dans quelle mesure la Chine entre 1842 et 1949 voit son modèle traditionnel et ancestral bouleversé par la pénétration étrangère sur son sol et quelles sont les conséquences de cette modernisation initialement forcée puis finalement appropriée? Il conviendra dans un premier temps de s'intéresser au retard conséquent que la Chine accuse face à l'Occident entre 1842 et 1895, date de la défaite de la Chine face au Japon, puis nous porterons notre analyse sur la transformation rapide de la société chinoise, qui semble davantage acquise aux idéaux de modernité entre 1895 et 1919 (date de la Révolution culturelle) et enfin nous verrons que si cette dynamique semblait d'ores et déjà enclenchée, "moderniser" la Chine entre 1919 et la "libération" (terme communiste qui signifie l'avènement de la République populaire de Chine en 1949), s'avère complexe et ambigu.

La société chinoise traditionnelle repose sur les principes énoncés par le penseur Confucius, dont la doctrine constitue le fondement de l'ordre chinois. Ses pratiques traditionnelles, ses rites sont le socle du bon fonctionnement de la société, et qui ne doit pas être remis en question. Le modèle familial est ainsi un bon exemple de cette immuabilité des conceptions, puisque'il est identique depuis plusieurs millénaires. Ce dernier ne permet que peu de changements, de mobilités sociales. Edmond Thérèse, dans Le Péril Jaune, décrit ainsi une Chine "immobilisée dans la religion de Confucius, paralysée par une science des lettres si aride et si compliquée, hypnotisée par l'orgueil d'un passé historique fabuleux." Cette formule permet de souligner l'absence de recherche de modernisation, et le repos de cette puissance sur son histoire. Cet orgueil (jiao'ao) proprement chinois, qui est fait d'un mépris pour les étrangers, qualifiés d'inférieurs, de "Barbares crus" (pour les Occidentaux) ou "Barbares cuits" (pour les plus proches de la civilisation chinoise), va de pair avec la notion de "perte de face" (diu lian en chinois) face à autrui, renforcée s'il s'agit d'un étranger. Ainsi, lorsque la Chine est battue sur son sol en 1842 par l'Angleterre, dans ce qu'ils ne considéraient uniquement comme une ^{simple} invasion pirate sans grande importance, cette première reste certaine de sa supériorité. La question de

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrière

2034

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

la modernisation de la Chine ne commence à se poser qu'après une deuxième défaite en 1860, marquée par le Traité de Tianjin qui force l'ouverture de ports pour le commerce, qui semble déclencher une modernisation discrète de ces endroits particuliers, premiers contacts avec les Occidentaux. La hiérarchie traditionnelle valorise en effet les paysans (nong) qui permettent d'appliquer l'idéal confucéen d'auto-subsistance (zizizizou) et qui n'inclut aucune forme de modernité dans ses pratiques. Cette dimension est identiques chez les lettrés-fonctionnaires (shen) qui ont pour rôle la continuation des pratiques sans laisser de place là aussi à aucune forme de modernité. Seuls les marchands (shang), qui sont davantage en contact avec la civilisation étrangère par le biais des ports, bénéficient de quelques avancées modernes, malgré le mépris pour cette catégorie par la population, dévalorisée dans les Entretiens de Confucius notamment.

Cependant, ce refus d'attribuer la moindre considération aux étrangers et leurs progrès techniques et leur modèle libéral considéré comme plus moderne s'infléchit après ces défaites face à

N°
5/23

l'Occident. Il s'agit alors de prendre tout ce qui est considéré comme bon et utile à la nation chinoise, d'emprunter des techniques modernes étrangères pour rattraper le retard technique constaté face aux étrangers. Cette politique est celle de la conservation du ti (l'essence chinoise) et de la modification du yong qui regroupe tous les aspects matériels d'une civilisation. Ainsi, la pensée chinoise ne doit pas être changée, alors que sur le plan des innovations, la Chine doit emprunter à l'autre, sans "corrompre" la supériorité chinoise. De timides mesures sont alors adoptées, telles que la création d'arsenaux afin de construire des armes sur le modèle occidental. L'Etat chinois engage la création de firmes à capital joint, telles que la Compagnie marchande de bateaux à vapeur ou un arsenal à Fuzhou par Li Hongzhang, un général ayant maté les révoltes Nian entre 1853 et 1868, qui fonde cet établissement en 1872. Par ailleurs, à l'ère en parallèle de ces mesures la Révolte des Taiping qui prône de manière indépendante un modèle novateur, moderne selon le regard téléologique des communistes, dans la mesure où ils voient en elle les germes du communisme chinois. En effet, Hong Xiquan, dirigeant de ce mouvement, puise sa doctrine dans ce qu'il considère comme des éléments de pensée moderne, à travers les tracts protestants distribués par des missionnaires.

ne l'écr
da

le
pa
bar

N°

6.12.3

naires protestants. Le texte fondateur de cette organisation active entre 1851 et 1864 est le Système foncier de la Dynastie céleste, qui pose les prémisses d'une nouvelle organisation sociale, avant-gardiste pour Mao. Hong Qiuquan expose son projet : "la terre sera travaillée par tous, la nourriture

mangée par tous, l'argent dépensé par tous. Il n'y aura aucune inégalité, personne n'aura froid ni faim." Cette volonté de moderniser la Chine, qui vient de l'intérieur et non de l'extérieur par l'intrusion étrangère, témoigne du souhait de faire évoluer, d'adapter une dynastie étrangère (considérée comme telle car mandchoue et pas Han) à la réalité chinoise.

Apparaît alors une séparation entre deux partis dans l'élite lettrée, proche du pouvoir. Le peuple chinois, à 90% rural et paysan jusqu'aux années 1920, ne prend pas part ou très peu à ces discussions; il s'agit pour le Parti des Purs (Qingyi), conservateurs, de défendre cette essence chinoise en n'acceptant aucune forme de modernisation. Néanmoins, une autre faction, dont les figures de proue ~~et~~ sont les réformateurs Kang Youwei et son disciple Liang Qichao, prône au contraire la nécessité de moderniser la Chine, de la réformer, sans toutefois la renier complètement. Face au constat d'une

Chine qui s'affaiblit, en raison de nom-

breux fléaux naturels, tels que les sécheresses et inondations (tian zai, qui désignent les "calamités venues du ciel") ou les renhuo, les attaques et révoltes paysannes, la perte du mandat céleste semble annoncée, signe du déclin de l'Empire et de l'affaiblissement de la dynastie au pouvoir. Le pouvoir semble minimiser l'état de l'empire, au grand dam de Kang Youwei qui, à partir des années 1870 jusqu'au début du XIX^e siècle, n'aura de cesse d'envoyer des pétitions pour alerter le pouvoir central de la déliquescence de l'Empire. Il écrit dans une de ses suppliques : "Nous n'avons ni troupes, ni armes, ni munitions. Chemins de fer, commerce, banques, douanes, rien n'est à nous ! Si nous paraissions encore exister, c'est en réalité comme si nous n'existions déjà plus !". Cette nécessité de moderniser la Chine, qui se fait de plus en plus pressante pour la dernière, l'est d'autant plus que le Japon, dès 1868, a commencé un processus de modernisation, le qimeng ("la lumière") sous les réformes de l'ère Meiji, et constate la progression de cet empire. Dès lors, le traité de Shimonoseki signé en 1895 entre le Japon et la Chine confirme cette crainte : la Chine, en retard sur le Japon, semble plus que jamais archaïque, en retard du moins sur le plan matériel, et apparaît comme

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

une puissance vieillie qui n'a pas su se moderniser.

Cette défaite, sorte de "coup de tonnerre", constitue cependant un choc suffisamment violent pour la Chine, qui prend conscience de la nécessité de se moderniser plus en profondeur. La Chine "enfermée dans les mâchoires du temps" décrite par Marx le 27 septembre 1850 dans un article du Times, intitulé "History of the Opium Trade", semble désormais encline à transformer son modèle et s'extraire de ses pratiques immobilisantes.

Après la perte de la Corée par la Chine, pays tributaire depuis plusieurs siècles en 1895, l'empereur chinois tente d'initier des mesures visant à moderniser la Chine, en grande partie calquées sur les réformes de l'ère Meiji. En 1898 débute ainsi le Mouvement des Cent jours qui doit permettre à la Chine de rattraper son retard entre juin et septembre, en appliquant dans ce court laps de temps des

N°

9.123

décisions modernisatrices que le Japon a mis plusieurs décennies à réaliser. Ce projet ambitieux se solde toutefois par un échec, dans la mesure où il ne peut être mené à bien : l'empereur est enfermé par l'impératrice douairière Cixi, qui s'oppose à ces réformes. Ce refus de moderniser la Chine transparaît également au sein-même du peuple, notamment à travers la révolte des Boxeurs entre 1900 et 1901. Ces derniers s'opposent ainsi clairement à la modernité : ils détruisent tous leurs signes, comme des poteaux télégraphiques, vandalisent des lignes de chemin de fer, car tous ces dispositifs modernes sont pour eux le symbole de l'intrusion étrangère sur le sol chinois. Le pouvoir impérial soutient même ce mouvement, soutien transcrit dans un décret impérial de janvier 1901 à propos des Boxeurs : "Quand des gens pacifiques et respectueux des lois pratiquent des exercices de gymnastique et d'adresse pour leur défense et celle de leurs familles, quand ils forment des groupes de villageois pour la protection des paysans, ce n'est là qu'affaire d'auto-défense". Toute forme de modernisation est donc balayée et la réforme de la Chine est une idée qui semble dès lors plutôt émerger d'une nouvelle catégorie de population.

En 1905, les examens mandarins

N°

12/23

rien
crire
ans

la
artie
arrée

sont abolis. Cette date essentielle marque dans une certaine mesure l'apparition de lettrés et d'intellectuels plus libres qui ont souvent bénéficié d'une éducation et d'une formation à l'étranger. Ceux-ci ont donc reçu l'influence de nouvelles idées, novatrices du point de vue chi-

nois, différentes par beaucoup d'aspects du système traditionnel chinois. Ainsi, entre 1890 et 1900 plus de dix-mille étudiants sont envoyés à l'étranger pour des voyages d'étude. C'est le cas de Yung Wing, envoyé à Yale en 1890, qui rapporte de ses études des conceptions différentes du système chinois, tout comme Wangtao qui relate son expérience dans un ouvrage intitulé Souvenirs de voyage en glorifiant la modernité étrangère. Cette modernisation de la société chinoise provient donc ici non pas du pouvoir central, mais bien plutôt du peuple lui-même, qui a reçu une instruction. La transmission des idées modernes est favorisée par la création de journaux (tels que La Jeunesse fondé par Chen Duxiu en 1915), l'accès plus grand aux grands ouvrages occidentaux, traduits pour les deux tiers depuis le japonais, comme les écrits de Montesquieu, Kafka, Darwin ou Pierre Le Grand qui ouvrent la société chinoise lettrée à des idées modernes et nouvelles. À ce propos, Liang Qichao, réformateur très influent au début du siècle, déclare : "J'aime Confucius,

N°
!!..23

mais j'aime davantage encore la vérité". Cette formule montre la modernité encore prégnante d'adopter les idées modernes étrangères sans abandonner complètement ce qui fait la singularité de la civilisation chinoise. Le gouvernement semble toutefois à son tour prendre conscience du besoin d'adapter l'empire à la modernité extérieure dans ses dernières années et lance, peut-être trop tardivement, les "Nouvelles politiques" en 1901 et 1908, qui ne permettent cependant pas d'enrayer le déclin de la dynastie.

La modernisation chinoise est permise en grande partie à cette ouverture à l'Occident qui véhicule des courants de pensée novateurs. La langue apparaît donc comme essentielle et est défendue par des intellectuels, pour la plupart professeurs à l'université Beida de Pékin (diminutif de Beijingda xue) fondée en 1906. Chen Duxiu, fervent défenseur de la langue simplifiée, modernisée et adaptée pour en faciliter l'apprentissage énonce que : "Ceux qui recourent à un style classique défunt traduisent leurs propres idées en allusions vieilles de plusieurs milliers d'années et transcrivent leurs sentiments en expressions littéraires des siècles passés. Si la Chine doit avoir une littérature vivante, elle doit recourir au discours naturel et doit adopter une littérature dans notre langue parlée".

Hu Shu, intellectuel également, décisif pour la défense de la modernisation linguistique rédige un ou-

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

2094

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

vraie, Premières propositions pour une simplification de la langue en 1917 en exposant la nécessité d'adopter le baihuawen (langue simplifiée, littéralement le "langage clair") en abandonnant le wenyanwen, le langage littéraire classique. Hushi, qui a bénéficié d'un enseignement aux États-Unis et qui a effectué un doctorat sous la direction de John Dewey, prône dès lors une certaine forme de libéralisme dans la société chinoise, pensée en core très avant-gardiste dans la Chine des années 1910. Il encourage ainsi la parution de traduction d'ouvrages étrangers dans les journaux qui sont de plus en plus accessibles, notamment pour ce que nomme l'historienne Marie-Claire Bergère comme une "bourgeoise côtière" qui émerge le long des ports ouverts, qui a davantage accès à la culture en raison de ses revenus qui le leur permettent. Plus progressiste et moins conservatrice, la société saoule se transformer et être plus réceptive à l'idée de moderniser la Chine. En 1911, la Révolution est le fruit de ces nouvelles idées qui tendent à vouloir occuper davantage de place dans la société chinoise.

N°

13/23

La période qui suit l'intronisation de Yuan Shi Kai entre 1912 et 1913 fait une figure d'exception : on assiste à une effervescence culturelle où le système politique et l'appareil étatique semble enclin à favoriser de nouvelles initiatives, telles que le suffrage masculin censitaire (qui ne concerne que 6.1 des quatre-cent cinquante millions de Chinois au milieu des années 1910) ou la création d'une assemblée nationale, d'associations, de clubs. La Révolution culturelle du 4 mai 1919 constitue alors le point d'acmé de ce foisonnement culturel : les slogans "À bas la boutique de Confucius" ou "À bas les vieilleseries" résonnent dans les grandes villes chinoises. Chen Duxiu, cité par Lucien Bianco dans La Révolte, qui énonçait auparavant les propos suivants : "La pensée chinoise est en retard de mille ans sur la pensée occidentale. Nous n'avons contribué en rien au progrès de l'esprit humain, pas une pensée utile n'a germé sur le sol stérile de notre patrie, pas une pensée grande" entreperçait une lueur qui lui fait espérer une modernisation chinoise rapide. Des écrivains, dont un des plus connus est Lu Xun à cette époque, revendiquent une vie et une littérature modernes et sont à l'origine d'œuvres où la liberté de l'individu, qui s'est émancipé, peut s'exprimer, et où la critique sociale et contre le pouvoir

est possible, comme dans la véritable histoire d'Ah Q (Ah Q zhen zhuan), qui met en scène un personnage moderne et libre. Sur le plan matériel ensuite, le courant haipai, style Shanghaien, ville par excellence de la modernisation en raison de son contact avec l'Occident depuis 1842 en tant que port ouvert est le symbole de la mode occidentale exportée en Chine. La Chine se modernise en découvrant la mode, le cinéma (à titre d'exemple, le premier cinéma ouvre ses portes en 1908 à Shanghai qui en compte une trentaine dans les années 1930), les maisons d'édition (situées pour les trois-quarts à Shanghai) ou les usines qui font leur apparition.

En 1919, sept ans après l'adoption du calendrier occidental en Chine, mesure modernisatrice avant tout, la Chine semble s'être véritablement engagée dans un processus de modernisation, dont l'initiative n'est pas tant celle des dirigeants à la tête de l'État, mais bien plutôt par le peuple, cultivé, éduqué. Pourtant, cette dynamique qui semblait presque définitive, tend à devenir plus ambiguë, mêlant dans les années de troubles et de guerres résidus de tradition qui refont surface et volonté d'aller vers l'avant (Xiangqian Kan) pour se moderniser.

Si la Chine semble avoir quelque peu rejoint le pas de la modernisation, en

N°
15.12.3

particulières à travers son industrialisation relative mais progressive, il reste cependant que l'époque des Seigneurs de la Guerre freine quelque peu les ambitions réformatrices et modernisatrices de la République établie récemment. Après des mesures d'occidentalisation, perçues et considérées comme modernes puisque venant de l'étranger, telles que l'instauration d'une fête nationale ou l'adoption du costume occidental au détriment de l'habit traditionnel, Chiang Kaishek annonce plus tard, à la fin des années 1920, mais sans renier ces précédentes mesures, un culte obligatoire de Sun Yat-sen décédé en 1925 ainsi qu'une glorification de Confucius. Ce "mouvement de la vie nouvelle" semble être alors un retour en arrière vers le passé en glorifiant la figure de Confucius qui était depuis près de deux décennies le symbole d'une Chine arriérée à qui l'on devait imputer le retard et l'absence de modernité. Dans le même temps, la naissance du Parti Communiste Chinois (P.C.C.) prend pour modèle l'organisation des partis politiques modernes, vus comme tels parce que concerne le Parti communiste en URSS. Marie-Claire Bergeï, dans la civilisation de la Côte affirme l'idée suivante : "Les principes de l'orthodoxie stalinienne rejoignent ici la tradition confucéenne qui faisait des lettrés l'arbitre et l'interprète de l'intérêt commun (gong),

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

N°

16/23

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

auquel devait se subordonner tous les autres intérêts." Ainsi, en dépit de pratiques qui se modernisent, l'historienne établit l'idée selon laquelle cette apparente modernisation de la nation chinoise n'est en fait qu'une continuité avec les fondements classiques. On retrouve ainsi ce phénomène dans la poésie de Mao, qui adoptait un style lyrique inspiré de la poésie classique chinoise, contrairement aux consignes que lui-même énonçait de négliger que de la poésie "réaliste" ou "réaliste-socialiste". Dès lors, l'ambition de "siniser le marxisme" voulue par Li Dazhao, figure et bras droit de Mao pendant la longue Marche en 1938, est révélatrice des changements en surface, de la modernisation de façade, qui conserve bien souvent une organisation classique. La "Chine jaune" qui s'oppose à la "Chine bleue", littorale et beaucoup plus moderne, est ainsi paradoxalement glorifiée par le Parti communiste qui prône un "retour aux racines", encouragé par Mao lui-même qui ne cessera de cultiver un accent rural de son Hunan natal, à l'intérieur des terres.

Alors que la Chine moderne

N°

1.7.23

semblait prendre son essor, elle est freinée par la réapparition de pratiques traditionnelles, dont la Chine ne semble pas encore prête à se départir. Alors que Shanghai ou Hongkong étaient admirées pour leur modernité (ses magasins pratiquant des tarifs à prix fixes contrairement à la pratique du marchandage, ses lieux de loisirs avec ses clubs notamment), ils sont reniés par le communisme chinois. Dès lors, Li Dazhao s'adresse de la manière suivante au peuple chinois pour un retour aux fondements chinois, à leurs sources : "Allez dans les campagnes, là où est la Chine véritable, dans le monde rural. Prenez la tête de la paysannerie, sauvez la Chine et sauvez-vous vous-même de la contamination des villes". Ce modèle moderne et occidental est donc à fuir car il fait oublier à la Chine ses fondements, dans une forme de corruption modernisatrice. D'ailleurs, John Fairbank, historien Américain spécialiste de la Chine affirme que les pratiques modernes ont beaucoup de difficultés à s'établir : "Dans la Chine ancienne, le respect du contrat, la libre entreprise privée et l'initiative individuelle ne constituaient jamais cette sainte Trinité qui s'est imposée au capitalisme occidental." En outre, en raison de la guerre contre le Japon entre 1937 et 1949 ainsi que lors de la guerre civile qui mobilise deux camps ennemis, le Bao Mindang

ne ri
écri
dar

la
pa
bar

N°

18/23

de Chiangkaishan et le PCC, la priorité est non plus de moderniser la Chine, mais plutôt de sauvegarder le "salut national" (jiu guo) en sauvant la Chine des menaces qui se sont accentuées depuis l'époque des ~~seigneurs~~ de la Guerre entre 1919 et 1927. Albert Londres dans La Chine en

félic part ainsi de Shanghai en ces termes : "À Shanghai, on fait de l'argent. C'est la matière première et dernière. [...] Ainsi naquit cette ville de mère chinoise et de père anglo-américano-franco-germano-italo-japono-judeo-espagnol." Cette formule peut dès lors également s'appliquer à cette forme de modèle hybride qu'est la Chine, partagée, voire même tiraillée entre deux modèles, entre la volonté de se moderniser sans trahir son ti, son histoire.

Il semble donc que cette modernisation, perturbée par les troubles récurrents en Chine, doive se faire en composant avec son héritage et son identité pour s'approprier pleinement la dynamique de progrès souhaitée. Le terme de jianguo, "construction du pays", montre que tout, après la Proclamation de la R.P.C., doit être repensé et reconfiguré pour moderniser enfin la Chine, sans influence extérieure aucune. Les officiers et généraux formés au sein de l'Académie militaire de Huangpu fondée en 1923 sont des acteurs essentiels à ce processus,

N°
1923

ne rien écrire dans la partie barrée

tout comme les camarades de Mao lors de la Longue Marche, pour la plupart issus du milieu rural. La "Société pour la régénération de la Chine" fondée par Sun Yat sen en 1894 au Japon ou les propositions de réformateurs du siècle précédent (comme De la nouvelle citoyenneté ou Xinmin écrit par Liang Qichao) semblent donc se solder par un échec. En effet, lors de la prise du pouvoir par Mao en 1949, ce dernier proclame l'avènement de la République depuis le balcon de la Cité Interdite, ancienne résidence des Empereurs et symbole de l'immobilisme, de l'archaïsme du pouvoir autrefois si critiqués. Mao serait donc le "nouvel Empereur", auquel le Parti Unique au pouvoir et l'ensemble des Chinois doivent rendre un culte, à l'instar des pratiques vouées aux Empereurs dans la Chine ancienne. Ainsi, lors du VII^{ème} Congrès du P.C.C. en 1949, on y proclame : "Le camarade Zedong est non seulement le plus grand révolutionnaire et homme d'Etat de l'Histoire, mais il est également son plus grand théoricien et scientifique". Les paysans qui n'avaient pas adopté le calendrier occidental en 1912, continuent également d'avoir recours à des pratiques ancestrales, à l'image du pouvoir qui se refuse par certains aspects à se moderniser, vu comme une émancipation de la tutelle

N°

20/23

Examen ou concours :

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

occidentale. L'abolition du Lijin, taxe sur les échanges de marchandises à l'intérieur du territoire, instaurée en 1853 sous la pression occidentale et qui assurait les deux tiers du Produit National Brut chinois, permet dans les années trente, un essor du commerce, qui fragmente davantage la Chine entre l'intérieur et la Chine côtière qui évolue plus rapidement. La Chine moderne et commerciale est violemment réprimée en 1949, punie pour avoir collaboré avec l'ennemi japonais et les compradore, intermédiaires commerciaux dans les ports ouverts, devenant le symbole du caractère réfaste de l'ouverture à la modernité qui corrompt la Chine. Enfin, des massacres sont perpétrés dans les villes comme Shanghai ou Tianjin, qui signifient un arrêt brutal de la modernisation de la société chinoise qui s'est essouffée après les années 1920.

N°
2177

En conclusion, la Chine entre 1842 et 1949 semble tiraillée entre deux idées : conserver ce qui fait sa particularité, son caractère unique, ou adopter la civilisation et l'influence étrangères pour se moderniser ? Des enclaves modernes se créent au gré de l'intensification des contacts avec l'Occident dans les ports ouverts durant plusieurs décennies qui sont cependant réprimées quelques années avant "la libération" (jiefang), qui semble plus que jamais être une libération des carcans des idées occidentales méprisées par Mao. Moderniser la Chine est donc une entreprise complexe compte tenu de la diversité du peuple chinois, de son étendue et se heurte au poids de la tradition. Il s'agit alors de composer avec la modernité, comme à travers le programme d'éducation chinois lancé par Mao dans les années 1950 qui prône un enseignement des sciences occidentales, des sciences exactes. Une saignée s'opère, enfin entre traditionalisme politique sous l'égide et la ouverture d'un parti moderne qui se réapproprie son pays et la modernité de son économie, avec une industrie qui se développe. Les mouvements de la société pendant ce siècle sont alors davantage des soubresauts d'une modernisation hésitante, mais ~~cependant~~ en perpétuelle évolution, comme le décrit Bertrand Russell, cité par

Régis Bergeron dans l'incipit de La Chine, paru
en 1922 : "Rien ne date plus, quel qu'il soit,
qu'un livre concernant la Chine. Anachroni-
que, déjà, au moment même où il est publié!"
et qui illustre la difficulté de ce processus. La Chine
après 1949 se réclame ainsi d'une modernisation
qui n'est pas influencée par l'extérieur, mais
inspirée par ses propres idées.